

Assises du réseau de la CCBF – 29 septembre

Conférence de Dominique Collin « le christianisme n'existe pas encore »

Note : cette transcription de la conférence a été réalisée à partir d'un enregistrement de la conférence. Pour la fluidité et la compréhension du texte, des modifications légères ont été apportées. Certains passages, marqués (...), ont été supprimés car la bande sonore n'était pas d'une qualité suffisante pour garantir la fidélité aux propos tenus par Dominique Collin. MB

Je voudrais partager avec vous ces quelques réflexions sur le fait que le christianisme n'existe pas encore. (...) Commençons donc par ce constat qui (...) est que le christianisme ne parle plus à plus grand monde. Ça c'est, pour moi, le lieu du défi. Nous sommes entrés dans l'âge de l'insignifiance du christianisme, dans l'insignifiance de la parole chrétienne. Quand une parole ne parle plus à quelqu'un, c'est problématique. Le fait que le christianisme soit fondamentalement dans son essence même, c'est-à-dire dans sa vie, une parole, et que cette parole ne soit plus parlante, c'est le drame et le malheur du christianisme. Le malheur du christianisme, c'est que ça ne parle plus.

Quand je parle de son entrée dans l'insignifiance c'est pour rappeler déjà un des deux principes qui doivent accompagner toute parole réelle, (...) qui s'appelle chez les linguistes, les philosophes du langage, la significativité ; il fallait bien que je vienne avec quelques mots, d'abord pour vous montrer que les wallons parlent français... Donc la significativité c'est une parole qui consiste non pas seulement à avoir du sens, c'est-à-dire une signification. Etre significatif c'est être parlant pour les enjeux décisifs de la vie, de l'existence de quelqu'un. On a fait un travail formidable et considérable pour essayer d'exprimer le sens de la foi chrétienne, mais il est temps, il est urgent même, il est nécessaire de se poser la question de savoir si l'on a assuré à cette parole chrétienne sa significativité. Est-ce qu'on s'assure que cette parole quand elle est émise, s'adresse à quelqu'un, pour que cette personne puisse entendre quelque chose, qui le concerne au plus haut point, par rapport à sa vie, mais pas seulement par rapport j'allais dire à la dimension religieuse de sa vie. (...) Je rêve que l'on redécouvre l'intuition d'un théologien dont vous avez peut-être entendu parler, qui s'appelle Dietrich Bonhoeffer, théologien protestant qui, ça lui a coûté de dire ce qu'il a dit contre le nazisme, s'est retrouvé non seulement emprisonné mais en est mort. Bonhoeffer parlait lui de l'émergence possible d'un christianisme irrégulier, c'est-à-dire d'un christianisme qui ne serait plus lié à sa facture religieuse. Eh bien je rêve moi aussi que nous reprenions cette intuition de Bonhoeffer, j'ai l'intuition qu'il nous faut travailler à l'émergence d'un christianisme non religieux, à tout le moins d'un christianisme qui ne se contente pas de la gestion et de l'alimentation des besoins religieux, parce que je crois qu'il y a de plus en plus d'hommes et de femmes (...), de jeunes et de moins jeunes, qui n'ont plus besoin, ou ne se sentent pas avoir le besoin de cultiver ou d'entretenir des besoins strictement religieux. Si le christianisme ne gère que le religieux, il est normal que ce religieux se rétrécissant, notre parole doive se rétrécir aussi, et elle ne deviendra alors que la parole qui circule entre ceux qui continuent à honorer la religiosité ou en tout cas le sentiment religieux. Mais pour tous les autres, que va devenir la pertinence de la parole chrétienne ? Il semble que les gens aient déjà répondu par l'insignifiance, par l'indifférence. Nous sommes donc à un tournant, ce n'est plus une question de crise en fait. (...) Quand on parle de crise, il faut que ce soit passager. Quand on parle de la crise des vocations, ça fait 60 ans qu'on en parle, ce n'est plus une crise, ça devient structurel, ça veut dire que c'est et la notion même de ministère ordonné dans l'église, et le sens de ce ministère concret, et la manière dont c'est vécu dans les églises, dans les communautés, qui aujourd'hui est tout à fait problématique. Nous ne sommes plus dans une crise de la transmission de la foi (...). Je ne veux pas être devant vous ce soir un Cassandre, un prophète de malheur, mais ce serait à mon avis s'illusionner que de croire qu'une énième refonte du catéchisme, un marketing un peu mieux pensé et un peu mieux vécu par les églises, qu'une pastorale un petit peu plus dynamique et un peu plus juvénile, qu'une énième JMJ ou que même un pape sympathique va changer la donne. Ce n'est pas vrai ! L'entrée de la parole chrétienne dans l'insignifiance, ce n'est pas près de finir.

(...) D'où vient d'où cette insignifiance ? Parce que je suis convaincu, et c'est surtout ça que j'aimerais vous partager ce soir, je suis convaincu que l'Évangile a une réserve, une réserve d'inouï, inouï c'est-à-dire ce qui

n'a pas encore été entendu, parce qu'on n'entend jamais que ce qu'on a déjà toujours entendu. Il y a de l'inouï dans l'Évangile, qui est sa réserve, sa part d'avenir, sa promesse que ça puisse parler à quelqu'un, parce que l'inouï provoque de l'inattendu, de la surprise, même des effets de choc, qui sont des effets que l'Évangile a et qui peuvent encore interpeller, interloquer quelqu'un aujourd'hui. On essaiera de mieux comprendre quelle est cette réserve d'inouï dont l'Évangile est toujours porteur, ce qui fait que l'entrée dans l'insignifiance de la parole chrétienne pourra peut-être être interprétée comme une chance parce qu'allant jusqu'au bout de cette insignifiance, on deviendra peut-être prêt à entendre l'inouï, et ça, ça sera notre chance, et ça, ce sera notre transmission, transmettre l'inouï de l'Évangile. Voilà une mission que je trouve déjà assez passionnante, enthousiasmante et qui ne nous oblige pas à tout le temps revenir sur ce qu'en bon français de Belgique on appelle le *broll*. Le *broll* c'est le bordel, mais je ne peux pas dire des choses pareilles, donc c'est le capharnaüm. Revenir toujours sur le *broll* ecclésiastique peut nous amener à rafistoler, à lifter, à corriger, à réformer, à nettoyer mais ça ne va pas suffisamment loin, il nous faut nous mettre sur un autre chantier, qui ne consiste pas à s'assurer que l'église ne va pas s'écrouler, mais que l'Évangile puisse être dit comme Évangile dans sa réserve d'inouï.

Pourquoi donc la parole chrétienne est-elle entrée dans l'insignifiance ? Beaucoup de paramètres, beaucoup de raisons, beaucoup de causalités sont évidemment à mettre sur la table et je n'en aurais ni le temps ni le loisir avec vous ce soir. Je dis tout d'abord qu'il me semble que nous venons d'un âge, je prends la période 1850 – 1950 à la grosse louche, ça a commencé avant et ça s'est poursuivi bien après, qui est une des périodes les plus indigentes de l'histoire du catholicisme et du christianisme. (...) Nous sommes les héritiers de la transmission d'un catholicisme pauvre, indigent, une des formes les plus affaiblies du christianisme dans son histoire bimillénaire. Ça vient essentiellement de ce que le christianisme et le catholicisme n'ont pas bien manœuvré avec la modernité, à un moment donné où la vérité devient l'apanage de la raison, qui peut prouver ce qu'elle avance et qui peut montrer que ce qu'elle avance fonctionne. (...) La raison et la science, la techno-science ont dû montrer que elles, font fonctionner le monde, changent le réel, font advenir un progrès, transforment la condition humaine, amènent des progrès époustouflants en médecine, tandis que les croyances au même moment se sont appauvries ; elles sont devenues donc des opinions, que les croyants continuent à émettre mais qu'ils émettent de plus en plus comme des convictions privées, mais qui sont de moins en moins prouvables et qui sont en tout cas fragilisées par l'émergence de la raison et de la science. Il s'en est suivi que nous avons commencé à entrer dans un âge où (...) les chrétiens, les catholiques, en sont arrivés à faire croire aux autres qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas, ou ce qu'ils ne croient plus, ou ce qu'ils croient un peu mais pas beaucoup et pas passionnément. Pour prouver cela, il suffit à la sortie d'une église le dimanche, et nous parlons bien de gens qui vont à la messe, il suffit de demander quelles valeurs de vérité, de foi, attribuez-vous à chacun des articles du Credo que vous venez de réciter. Kierkegaard disait qu'il faudrait inventer un instrument qui est le pistomètre ; vous connaissez le thermomètre, il mesure la température, le pistomètre il mesure la foi, pistis en grec c'est la foi ; le pistomètre, vous le mettez sous le bras de quelqu'un qui sort de l'église et vous lui dites : est-ce que tu crois que Dieu est créateur du ciel et de la terre, univers visible et invisible, beaucoup, un peu, passionnément ? (...) Si on arrive à la dernière, je crois en la résurrection de la chair, le pistomètre lui n'indique plus rien du tout ! (...)

Je vais repartir un petit peu plus en amont pour vous montrer la différence entre foi et croyance, parce cette différence est décisive. Notre foi a été transformée en des croyances qui sont des opinions, qui sont toutes pâlottes et fragiles par rapport à la force de la raison moderne. (...) La raison prend en charge la vérité, le réel, l'avenir de l'être humain, son progrès, elle montre que ça marche (...) Les croyances deviennent des opinions qui sont des représentations mentales et cérébrales, que l'on continue à véhiculer parce que ça fait partie de ce qu'on appelle un dépôt de la foi, qui se transmettent comme autant de doctrines auxquelles on ne peut pas vraiment dire qu'on y croit dur comme fer, mais que l'on croit devoir comprendre, et en tout cas que l'on s'oblige à transmettre. Et si vous transmettez à quelqu'un une coquille vide, il n'aura jamais que le vide. Si vous transmettez à vos enfants et vos petits-enfants des croyances auxquelles vous-mêmes vous avez des difficultés à croire, ce qu'ils recevront, vos petits-enfants, c'est du scepticisme, et ils seront d'autant plus confortés dans l'idée qu'il y a un monde un peu imaginaire, un peu illusoire, peut-être magique ou mythologique, auquel les croyants croient, mais il n'y a plus qu'eux qui y croient. Le christianisme a été plutôt fragilisé parce que sa première prétention, c'est de proclamer une foi. Un autre indice d'ailleurs que notre notion de la foi a été très fragilisée, c'est que quand on fait croire quelque chose à quelqu'un, et quand on ne peut plus légitimer cette foi par un rapport à la vérité, il n'y a

plus que le rapport à l'autorité qui fait loi. Je vous ferai remarquer que dans cette histoire très malheureuse où la foi est devenue croyance, une croyance à laquelle on ne croit plus, il a fallu que l'autorité dise, vous n'avez pas d'autres raisons d'y croire que parce qu'il faut y croire, parce qu'il faut ME croire, c'est le dogme de l'infailibilité pontificale de 1870 (...). C'est le sommet si vous voulez d'une stratégie de l'église catholique, d'essayer de justifier une autorité à croire qui n'est plus crédible. Qu'est-ce qui s'est passé après ? Eh bien puisque l'argument d'autorité a été utilisé au moment où déjà il ne pouvait plus l'être, toute la suite de cette histoire c'est une décomposition du croire, des croyants et de gens qui, sans coercition se sont dit, eh bien allons voir ailleurs, cherchons du crédible disponible ailleurs. Et le 20^{ème} siècle jusqu'à nos jours c'est l'histoire où des gens, qui cherchent encore quelque chose qui donne consistance, sens, et un peu de joie à leur vie, cherchent du crédible ailleurs, quand ils en cherchent encore.

C'est dommage que nous en soyons arrivés à cette confusion qui a fait de la foi une croyance, parce qu'aux origines, ce n'était pas ainsi. La foi dont parlent les textes du Nouveau Testament, n'est pas l'adhésion plus ou moins consentie à une opinion plus ou moins vérifiée ou plus ou moins prouvée ou prouvable. La foi, en grec c'est pisteo, le verbe c'est pistis, qui une traduction de ce que l'hébreu appelle emouna. Emouna, vous le dites assez souvent parce que emouna, on a formé un petit mot qui est amen. Amen c'est je me fie, je me fie à quelque chose, mieux je me fie à quelqu'un. Donc c'est s'en remettre à la confiance. La foi, c'est de la confiance, c'est même tellement ça que ce n'est que ça. (...) Quand Jésus dit à la femme en perte de sang depuis 12 ans, ta foi t'a sauvée, il ne dit pas, tes croyances t'ont sauvée, il ne dit pas, ta récitation du Credo t'a sauvée, il ne dit pas, est-ce que tu crois que je suis le verbe incarné, le fils unique de Dieu né du Père avant tous les siècles, est-ce que tu crois que ma mère c'est la Sainte Vierge immaculée conception ? Non. Ce dont Jésus parle, c'est intégralement la confiance que je place en l'autre, parce que sans ce rapport de confiance à l'autre, je suis perdu et que, quand je retrouve ce contact, qui est d'abord une sorte de force qui est en nous, mais qui est catalysée par la personne et la présence du Christ dans l'Évangile, et qui peut l'être par nous-mêmes d'ailleurs, il y a quelque chose de cette foi qui est cette émergence à l'existence, cette reprise dans la confiance, qui fait la vérité de la foi dans les textes bibliques.

Un autre exemple parce qu'il est magnifique : au début de l'Évangile de Marc, au chapitre 2, vous avez cette histoire qu'on connaît tous, celle du paralytique qui est porté par 4 hommes ou l'histoire de 4 porteurs apportés par cet homme, puisque qui porte qui, c'est compliqué. Il n'y a plus de place dans la maison où Jésus cause, qu'est-ce qu'on fait, on aurait pu ne rien faire, on aurait pu repartir, mais voilà que l'on fait une brèche, devant l'impossible, on ouvre du possible, un trou se fait, vous allez me dire c'est assez facile dans un toit palestinien de l'époque, on fait un trou et on fait descendre le paralytique. Le texte nous dit : Jésus, voyant leur foi, dit à l'homme : enfant, tes péchés sont pardonnés. Voyant leur foi, donc la foi ça se voit, ça c'est déjà une bonne nouvelle pour nous, (...) Jésus voit la foi, donc la foi ça se voit et ça se voit à quoi ? À des démonstrations de zèle religieux, à une protestation d'un croyant qui dit, voilà, je déclare ma foi ? Est-ce que ça se dit par le fanatisme de ceux qui pensent qu'il faut toujours dire leur foi pour asséner leur dieu ? Non, c'est dans une situation où l'humain voit que l'impossible est devant lui et, pour que la vie émerge, pour que la vie passe, on crée une brèche ; ça, ça s'appelle croire, ça s'appelle la foi.

Pourquoi avons-nous oublié cette foi ? Je pourrais parcourir tout le Nouveau Testament et notamment un texte que j'aime beaucoup, qui s'appelle l'épître de Jacques, qui n'est pas le texte le plus connu du Nouveau Testament et c'est bien dommage. Kierkegaard disait : « l'épître de Jacques fut mon premier amour » et d'ailleurs il y revient toujours. Je vous invite à la lire et les passages les plus fantastiques, les plus directs pour dire que la foi ne peut pas être ni du bavardage, ni une simple conviction que l'on exprime. Une foi sans peur, nous dit Jacques, est une foi morte. Et cette foi évidemment n'est pas à nouveau la récitation privée ou publique d'un décalogue de croyances, de doctrines, ce n'est pas la récitation d'un catéchisme de questions-réponses. (...) La foi ne se soutient que d'elle-même, la confiance ne se soutient que d'elle-même, en ce sens-là c'est un risque, c'est une audace. La croyance, elle veut se soutenir d'une preuve, en ce sens-là, elle cherche une sécurité. L'être humain, vous et moi, privilégions toujours la sécurité au risque, nous privilégions le su à l'insu, nous privilégions ce qui est prévisible à l'inattendu, nous privilégions la doctrine à la parole. La parole nous rend responsable, elle nous oblige à l'écouter tandis que la doctrine, il suffit de la réciter. Nous privilégions le rôle parfois du porte-parole parce qu'il ne s'engage pas, nous préférons être des perroquets plutôt que d'assumer en notre nom propre, en JE, la parole qui nous élève, qui nous relève et qui nous met en doute. Nous préférons donc les sécurités à ce qui vient nous saisir, nous retourner, nous détourner, et la foi vient de cet ordre-là. Pour tous ceux qui préfèrent garantir la sécurité

de leur vie, le recours à ce qui est le plus religieux c'est-à-dire des doctrines, des dogmes, des rites et des préceptes, sera toujours plus intéressant. Donc si vous voulez, il est plus facile de vendre un christianisme religieux qui vend au plus offrant ses dogmes, ses préceptes et ses rites que d'entrer dans la démarche à laquelle je crois que les évangiles nous invitent. La foi est un risque.

Pour que vous compreniez, je vous donne ce petit exemple, pour vous montrer la différence entre la foi et la croyance : si je vais chez des amis, chez Julie et Paul, Julie quand je frappe à la porte me dit, Paul n'est pas là et je dis de fait, je vois qu'il n'est pas là parce que son manteau n'est pas au porte-manteau. Suis-je dans le registre de la foi ou de la croyance ? Je suis dans la croyance. Pourquoi ? Parce que c'est la preuve de l'absence du manteau de Paul qui m'assure que quand Julie me dit que Paul n'est pas là, il n'est pas là. Je cherche donc un indice matériel extérieur, une preuve, de l'absence de Paul. Et si Julie me dit, Paul n'est pas là et que je n'ai pas besoin de chercher la preuve au porte-manteau de l'absence de Paul, ça signifie alors que je crois Julie et que ma foi en Julie ne vaut que par le rapport de confiance que j'ai envers elle et qui probablement est réciproque. Donc la recherche de la preuve nous met dans la croyance, l'absence de preuve autre que la confiance qui se justifie d'elle-même, nous met dans la foi. De cette différence et de cette distinction, (...) je sens la marque d'une longue transmission de la foi comme croyance et d'un oubli de la foi comme confiance. Et ça ne se change pas en un coup de cuillère à pot, il faut du temps, il faut aussi accepter de réviser sa manière de penser le christianisme et parfois même, et ça c'est beaucoup plus difficile, ça oblige même à penser un peu contre soi, ce n'est jamais une opération confortable, vous le savez bien. (...)

Nous avons aussi confondu l'espérance avec l'espoir, et nous parlons dans les termes de l'espoir de ce que les écritures nous parlent dans les termes de l'espérance. Foi rapportée à de la croyance, et c'est le malheur de la foi, l'espérance rapportée en termes d'espoir, et c'est le malheur de l'espérance. De même pour l'amour agapé, quand nous en parlons dans les termes du sentiment. (...) Il faut essayer de comprendre pourquoi en fait nous chrétiens nous ne savons pas encore très bien ce que signifie l'inouï de l'agapé évangélique (...) Il faudrait que nous devenions des croyants, des espérants ou des aimants, mais sans cette confusion qui a donc fait tomber la foi dans la croyance, l'espérance dans l'espoir, et l'amour agapé dans l'amour sentiment. Triple confusion qui explique pourquoi nous transmettons plutôt un malentendu de l'Évangile que notre écoute fine de l'inouï de l'Évangile. Si nous transmettons un malentendu et que cette transmission est aujourd'hui en panne, eh bien moi je dis, tant mieux, tant mieux ! Rien ne nous oblige à transmettre un malentendu.

Si donc la transmission de la foi chrétienne comme malentendu est en panne, au moins ça nous donne, nous, de quoi retrousser nos manches, non pas pour essayer de colmater les brèches d'une transmission en panne, ou d'une transmission qui est blessée, ou d'une transmission qui est en ruine, mais de retrousser nos manches pour transmettre l'inouï de l'Évangile. Il y a une foi dont on ne se doute même pas, il y a une foi en laquelle on ne croit pas, il y a une espérance en laquelle on n'a pas encore mis notre espoir, il y a un amour invraisemblable auquel nous n'avons pas encore nécessairement collaboré et mis en œuvre. Et ça c'est la réserve d'inouï de l'Évangile, qui est donc devant nous. C'est ce qui explique, pour ceux que ça questionne ou que ça perturberait, le titre de l'ouvrage : « le christianisme n'existe pas encore », qui est une reprise d'une citation de Kierkegaard « le christianisme n'existe absolument pas », mais mon éditeur a préféré retiré le « absolument » et ajouté le « encore ». Kierkegaard était un chrétien animé par la passion de l'Évangile, il n'a jamais prétendu être un chrétien parce qu'il avait bien retenu la leçon. On ne naît pas chrétien, on le devient. (...) Pour Kierkegaard, si tout le monde est chrétien, ça veut dire que plus personne ne l'est, et c'est en ce sens-là qu'il disait que le christianisme n'existe absolument pas.

Kierkegaard utilisait un terme que j'ai repris dans mon livre et qui est aussi sous la plume de Maurice Bellet, c'est le mot de christianité. En français tous les mots en -isme sont des mots qui se terminent mal. (...) On peut imaginer une politique, une économie qui mettent en commun, mais quand ça crée du communisme, ça ne va plus. On peut imaginer une société où on vise une certaine forme de liberté, mais libéralisme ça ne va plus. Donc tous les mots en -isme sont des mots plombés. Le christianisme n'y échappe pas, d'autant plus, et j'ai revu ça seulement il y a deux semaines, que ce mot en français n'intervient qu'au 18ème siècle, jusque là on ne l'utilisait pas, on parlait de religion chrétienne et pas de christianisme. Vous savez aussi que les premiers chrétiens à avoir été appelés chrétiens n'étaient pas des chrétiens, moi j'aime redire comment les actes des apôtres appellent les disciples : les adeptes de la voie, ce sont ceux qui sont sur la voie, vous avez ça dans les actes des apôtres et d'autres occurrences. Je parle de christianité parce qu'en français, même si le mot est un néologisme, et c'est toujours difficile d'introduire des néologismes, ça permet

d'entendre une qualité, un style, une manière d'être. Si je reprends un mot comme le mot de joie, eh bien si vous êtes en joie, tant mieux, mais si vous êtes jovial c'est encore mieux, la jovialité c'est l'art de rendre l'autre content. Ceci dit, entre parenthèse, la jovialité, si vous voulez retrouver une vertu citoyenne et une vertu chrétienne absolument urgente à redécouvrir et à exploiter, c'est la jovialité. Il se pourrait même d'ailleurs que ce soit notre seule, je n'aime pas le mot mission, notre seul témoignage. Si les baptisés, vous et moi, nous essayions déjà comme unique manière d'être fidèles à l'évangile, d'être dans la jovialité, de communiquer la jovialité, nous aurions à mon avis à peu près déjà fait l'essentiel du boulot. Jovialité donc l'art de communiquer la joie, la christianité c'est l'art de communiquer l'être Christ. Nous sommes donc moins des chrétiens que nous sommes des chrétiens, ou appelés à devenir des chrétiens, c'est-à-dire être Christ les uns pour les autres, c'est ça notre vocation, c'est ça la vocation. Et cette christianité, évidemment je ne l'oppose pas sociologiquement au christianisme. (...) Mais être chrétien, ça, c'est un autre rapport à notre foi, à notre histoire, c'est aussi notre avenir. Le fait d'être chrétien dit tellement notre vocation, que nous n'avons même plus besoin d'abord de la recevoir de quelque autorité que ce soit, puisque tout ceux qui sont sur la voie, sont appelés à exprimer, à incarner cette christianité. C'est votre mission, c'est votre vocation et personne ne le fera à votre place puisque je rappelle qu'il y a des choses qui font de vous non pas des irremplaçables mais des insubstituables. Les irremplaçables, il y en a assez partout et il y en a beaucoup trop dans les églises, dans les paroisses, dans les conseils, ça c'est quelque chose à éviter, mais être insubstituable, c'est parce que personne à votre place ne peut incarner aujourd'hui cette christianité. Elle est donc insubstituable, elle est donc votre responsabilité, ce qui signifie qu'elle est aussi votre liberté, personne ne peut vous contraindre ou vous dire ce que vous devez faire pour être un chrétien, puisque c'est singulièrement par cette émergence, et j'y viens, à l'existence, que vous incarnez l'Évangile vivant et vécu, ce que certains auteurs appellent même le cinquième évangile. Le cinquième évangile c'est vous qui l'écrivez ! (...).

Le christianisme, la christianité c'est une communication d'existence. Entendez communication dans le double sens que lui donne le français ; on peut certes communiquer sur, c'est-à-dire parler de l'existence. Il y aurait donc une parole sur l'existence dans le christianisme, mais c'est surtout et avant tout dans son sens suivant: la jovialité communique la joie, le feu communique la chaleur, il y a un partage d'existence qui nous rend plus existant quand nous sommes dans l'écoute de l'Évangile. (...) Communication d'existence, ça rappelle une chose fondamentale, nous sommes tous ici, en tout cas au moment où je parle, vivants, mais, mais il n'est pas sur que nous soyons tous ici des existants. Différence ou distinction qui paraîtra un peu philosophique, mais c'est quand même quelque chose que nous savons d'expérience, c'est que vivre biologiquement ne suffit pas, encore faut-il être vivant, (...) ça veut dire sortir de soi, en vue de quoi, pourquoi ou pour quelle rencontre. En fait tous les récits de l'Évangile, sont des récits qui montrent l'avènement à l'existence de quelqu'un, comment quelqu'un sort de lui dans une rencontre, ce qui devient un événement qui change sa destinée. Ce qu'on appelle frauduleusement les récits de miracles dans les évangiles, ne sont que des scènes qui métaphorisent l'émergence à l'existence de quelqu'un, ce qui permet pour le lecteur de tous les temps de se dire : si c'était possible pour lui, pour elle, ça pourrait être possible pour moi. Et c'est pour ça que nous lisons les évangiles, ils sont la mise en scène de la possibilité d'exister une fois pour toute, d'exister enfin, ce qui permet de nous sortir de ce qui fait justement le mal-être sinon le mal de nos vies, c'est de ne pas exister. J'utilise assez souvent un beau verbe qui est un néologisme qui a été forgé par Françoise Dolto, (...) elle a inventé le verbe dévivre, et elle lui donne ce sens, cette définition : dévivre, c'est non pas mourir mais cesser de vivre. L'être humain paradoxalement est le seul animal vivant qui peut sans mourir, ne plus vivre, c'est-à-dire ne pas exister. Mais comment est-ce qu'on vit ? Eh bien l'Évangile nous dit, c'est en croyant, en espérant et en aimant, c'est comme ça d'ailleurs qu'on sort de soi. Donc vivre, sortir du dévivre, c'est se mettre à exister en croyant, en espérant et en aimant. C'est ça que dit l'Évangile, il ne dit que ça, mais il le dit avec des moyens qui lui sont propres, il le dit par des métaphores, il le dit par des paraboles que j'aime tant, il le dit par des récits, il le dit par une figure, un homme, Jésus de Nazareth. Il le dit pour dire quoi ? On se met à exister enfin quand on a accueilli la grâce d'être justifié d'exister comme on existe. Pour le dire autrement, on commence à exister quand quelqu'un nous dit, nous témoigne, nous atteste, nous manifeste, il est bon que toi tu existes. C'est ça que dit l'Évangile, rien d'autre, mais ce qu'il dit là, est tellement inattendu et presque même, j'ose le dire, invraisemblable, ça a l'air de rien quand on dit ça, dire, oui dire aux gens, dire à quelqu'un, tu existes. Dans les accompagnements spirituels que je reçois, toutes les souffrances et les difficultés que j'entends viennent uniquement de là, c'est-à-dire de personnes qui ont des raisons de penser qu'il n'est pas si bon que ça qu'elles existent, qu'il y a une

blessure quelque part qui fait qu'on ne peut pas consentir pleinement et utilement à la propre bonté, à la propre jouissance de son existence, et que c'est de là que viennent je vais dire un grand nombre sinon la totalité de nos maux et de nos malheurs. Quand le Christ entend au début de l'Évangile, « tu es mon fils bien-aimé, en toi je mets ma confiance », il doit tout de suite aller au désert pour que ça s'éprouve parce que ce n'est pas facile à entendre, l'offre incondionnée d'un amour absolument gratuit. Nous avons peur de ce qui est gratuit. Imaginez, vous sortez demain et dans la rue, un inconnu vous offre des fleurs comme on disait dans une page de publicité, vous offre un cadeau, sans raison, sans pourquoi, sans justification et pas un petit cadeau de rien du tout, un cadeau. Votre première tentation, si ce n'est pas votre unique réaction, sera de refuser le cadeau. Et nous préférons alors les scènes un petit peu risibles de l'échange dite des cadeaux lors de la fête de Noël parce que nous savons que le cadeau qui n'en est pas vraiment un, est une manière de gérer le dû entre nous. Le cadeau dans sa gratuité fait peur. L'inconditionnalité de la justification d'exister nous angoisse, et c'est aussi la raison du malentendu de l'Évangile. Le Fils donc ayant entendu « tu es mon fils bien-aimé », doit aller éprouver la vérité de cette parole et vérifier qu'il l'accueille. Il va devoir passer par l'épreuve où il préférerait peut-être la toute puissance de son moi-je, plutôt que la grâce de se recevoir d'un autre. (...) Il a fallu qu'il l'entende une deuxième fois lors du récit dit de la transfiguration, au moment où il dit, mais moi je vais à Jérusalem, c'est pour une fin fatale. Il fallait qu'il l'entende à nouveau à ce moment-là, que le moi peut mourir, mais pour un soi vivant, et ce soi vivant c'est le soi justifié, d'un amour absolument gratuit. C'est ça le christianisme, c'est ça la communication du christianisme, il n'y a rien d'autre à se communiquer les uns aux autres que cette grâce d'exister, cette joie d'exister.

Pour terminer, ça nous amène à quoi ? Il y a certes mille raisons de se plaindre de l'état de l'église, des églises, du christianisme. (...) Je suis aumônier d'étudiants, pas un ne m'a jamais posé une question sur le synode dit des jeunes, ils ne savent pas ce que c'est qu'un synode, comment voulez-vous qu'ils me demandent des nouvelles d'un truc dont ils ne savent même pas que ça existe. Si on leur dit, parce que donc il y a des gens chapitrés évidemment par la pastorale diocésaine de Liège pour les jeunes, qui sont venus évidemment dire aux jeunes que ça serait bien qu'ils s'engagent à faire quelque chose pour le synode, et il y a eu quelques jeunes qui ont accepté et ils m'ont dit après, mais finalement, et pourquoi faire, enfin ça sert à quoi ? Ils n'ont pas d'intérêt avec ça et à juste titre. Bon, laissons ça pour ceux que ça occupe. Nous, notre préoccupation c'est l'insignifiance de la parole chrétienne qui oblige à une seule stratégie, une unique stratégie : potentialiser, accentuer l'inouï de l'Évangile, ce qu'on n'a pas encore entendu, parce qu'on n'entend que ce qu'on a toujours déjà entendu. C'est ça la stratégie, il faut repartir du plus élémentaire, du plus fondamental de l'Évangile comme évangile, cette communication d'existence, en accentuer la profonde vérité de ce dont notre désir ne se doute même pas. L'Évangile c'est ça, c'est un désir dont mon désir ne se doute même pas. Et c'est ça que nous devons (...) nous mettre à écouter. Nous devons nous mettre à réfléchir à ce que cet inouï vient provoquer, interloquer, déplacer en nous. (...) Un des deuxièmes plus grands malheurs du christianisme actuellement c'est qu'il ne pense plus beaucoup. Il faut penser, penser l'inouï et en faire que (...) quelqu'un puisse se dire, ça me parle, c'est pour moi. Et ça, ce sera la grâce de rencontres et d'événements, où nous verrons que l'Évangile non seulement est parole parlante mais qu'il est lui-même et le mot le dit, il est déjà la joie d'exister.

Je vous remercie de votre attention.

Est-ce que vous pensez que Dieu a besoin des hommes, j'ai cru ça un moment et puis à la réflexion je crois qu'il peut s'en passer, il n'a pas besoin de nous. Et c'est justement ça qui me provoque, (...) je pense que c'est un peu ça que vous cherchez à nous expliquer ?

(...) Est-ce que Dieu a besoin de l'homme, je n'en sais rien, est-ce que nous avons besoin de Dieu ? Non au sens du besoin. (...) Sortir de cet âge où nous avons besoin de Dieu, c'est comprendre que se noue avec lui une intrigue de désir qui est une intrigue de liberté, qui fait que l'homme et Dieu, Dieu et l'homme, sont faits pour s'entendre. On est fait pour s'entendre, mieux que pour colmater un besoin, une brèche, un manque, une finitude. Donc il y aurait le petit homme qui a besoin du grand Dieu, non, il y a un Dieu qui parle et ça, c'est tout de même la révélation biblique la plus extraordinaire, Dieu parle, nous aussi, Dieu et l'homme sont des êtres faits par le langage, faits par la parole, nous sommes des êtres de parole. Dieu parle et il écoute, nous parlons, nous écoutons, nous sommes faits pour nous entendre, et il faut l'entendre dans le double sens que lui donne le français, c'est-à-dire que nous sommes faits pour nous écouter. Mais nous

sommes faits aussi peut-être pour que ça marche bien ensemble, et que Dieu ne serve plus de bouée de sauvetage ou du Dieu grigri mais qu'il soit un interlocuteur, et ça ce serait peut-être plus biblique.

Vous ne nous aviez pas promis de parler de la résurrection de la chair ?

Non, j'ai dit on verra ça plus tard, dans ma tête c'était plus tard, une autre fois. (...) Je suis d'abord obligé, parce que je crois que c'est urgent, de redistinguer l'ordre de la foi, de ce qu'on a confondu, les croyances. (...) Comme nous avons détachées ces croyances de l'acte de foi, d'espérance et d'amour, il faudrait d'abord revaloriser, réinjecter ces croyances dans cette triple opération, c'est-à-dire voir ce qu'il signifie dans une communication d'existence. Pour ne pas répondre mais quand même pour nous envoyer dans une direction qui pourrait ne pas être trop mauvaise : que pourrait signifier croire à la résurrection de la chair quand on parle de communication d'existence ? Je crois qu'il y a des choses qui peuvent déjà faire signe.

Vous avez évoqué la différence entre espérance et espoir, entre croyance et foi et vous êtes passé de manière assez naturelle, nous étions sensés tout à fait bien comprendre la différence entre espérance et espoir, j'avoue que c'est pas du tout évident pour moi.

(...) L'espoir classiquement s'entend sur une projection ou une anticipation sur un bien que je désire ou que je souhaite. Par exemple, si je fais une demande dans une prière de demande, l'espoir ce sera l'exaucement, ce qui veut dire que l'espoir se fonde sur une projection qui est la mienne. Tandis que l'espérance, c'est une attente qui est en ouverture de quelque chose que je ne maîtrise pas, que je n'anticipe pas, et qui est le propre désir de Dieu, ce qu'on appelle dans les évangiles la métaphore du Royaume. Donc si je fonde mes espoirs, je les fonde sur ce que j'en veux ou ce que j'en anticipe, tandis que dans l'espérance, je m'ouvre à ce qui ne me vient pas de moi, mais m'advient, le désir que le royaume de Dieu vienne. Dans le Notre Père, c'est très clairement manifesté, nous ne prions pas pour que notre règne vienne, ce qui serait notre espoir, mais pour que Son règne à lui vienne, ce qui nous met dans l'espérance. Il y a une autre distinction qu'on pourrait faire : l'espoir se fonde toujours sur une conception du temps qui voit le futur comme n'étant jamais que le présent juste après. (...) Mais à tout moment de ma vie peut m'advenir l'inattendu du Royaume. Quand l'homme fonde son futur avec ses espoirs, il est toujours, fatalement, à un moment donné ou un autre, déçu. (...) L'espérance n'est jamais déçue parce qu'elle est la forme même du désir qui attend ce dont le désir ne se doute même pas, et de ça on n'est jamais déçu. (...)

Quand nous avons 40 ans, on était désespérés, on se réunissait entre parents avec des dominicains, et on se plaignait amèrement de ne plus pouvoir, ne plus croire, ne plus réussir à transmettre. Le grand problème, c'est qu'on tentait de transmettre des croyances, on n'était pas encore arrivés à la christianité et je pense qu'on mourra avant de l'atteindre.

(...) Vous avez raison, et je pense que c'est important qu'on puisse se le dire et le dire, c'est aussi se libérer. J'entends dans beaucoup de lieux où je donne des conférences, j'entends une déception, une crainte, une angoisse et même souvent une culpabilité : qu'est-ce qu'on n'a pas fait, qu'est ce qu'on n'a pas bien fait, pourquoi alors qu'on a fait ce qu'il fallait, pourquoi nos enfants, nos petits-enfants n'ont pas la foi ? Ça prend beaucoup d'énergie et puis je pense que ça prend de la mauvaise énergie et ça génère de la tristesse qui n'est jamais tout à fait à la hauteur de la joie évangélique. Et comme vous le dites, c'est parce que souvent, nous confondons la transmission donc des croyances avec ce qui est de l'ordre du croire, de l'espérer, de l'aimer qui fonde la christianité. Si c'est la christianité qui se transmet, elle se transmet uniquement par ce que vous êtes. En plus il n'y a rien à ajouter, c'est bien, c'est assez économique, on peut toujours dire le sens qu'on a découvert de la christianité dans l'Évangile, et il y aura des jeunes et des moins jeunes qui seront tout à fait ouverts à vous entendre dire comment vous lisez l'Évangile. Je confiais tout à l'heure une de mes plus belles joies, et qui me suffirait amplement pour justifier mon travail de dominicain actuellement, c'est d'accompagner un jeune homme, 28 ans, philosophe de l'université de Liège, qui n'a jamais eu de contact avec le christianisme comme réalité sociologique, culturelle, familiale. (...) Nous avons fait une mise au vert au mois d'août dans un monastère de bénédictines dans les Ardennes en Belgique, et c'est la première fois qu'il voyait un monastère. Le cheminement que j'ai avec lui, nous ne parlons que de ce dont je vous parle ce soir, nous n'avons pas encore vu un article du Credo, nous faisons des va-et-vient

entre un passage de Marc, de Jean, de Hegel, la communication d'existence. Notre cheminement catéchuménal n'est sûrement pas tout à fait conforme aux orientations diocésaines, mais son cheminement, pour moi, est un cadeau parce que dans ces cas-là, ce n'est pas nous qui transmettons quelque chose, nous recevons, nous recevons la grâce de voir quelqu'un qui a entendu, et peut-être mieux que nous, mieux que moi, l'inouï de l'Évangile, quel bonheur de le partager. Et alors pour chacun, est-ce que notre génération, j'aime à dire votre génération, est-ce qu'elle pourra un jour se départir suffisamment de vieux manteaux et de vieux oripeaux pour oser s'élancer vivant sur la voie de l'Évangile et de la christianité ? Des fois je me dis, est-ce qu'on ne va pas mourir avec nos faux problèmes qui sont autant de paralysies. Et puis je vois aussi, et c'est heureux et ça me redonne de l'espérance, qu'il n'y a pas d'âge, il y a pas de moment dans la vie pour ne pas avoir l'occasion de redécouvrir l'inouï de l'Évangile. Il n'y a qu'un malheur, c'est d'être dans le dévivre et comme l'Évangile est l'antidote au dévivre, il n'y a pas d'âge pour se mettre ENFIN à vivre, et avec cette perspective que seule l'Évangile ouvre, c'est que je peux aller vers la mort de telle manière qu'elle m'accueille vivant. Si pour ceux que ça intéresse de réfléchir à ce qu'on appelle la vie éternelle etc., ils trouveront déjà matière à réfléchir même avec ça : qu'est-ce que pourrait la mort pour quelqu'un qui n'est plus dans le dévivre ?

À la suite de tout ce que vous avez dit, pour moi il y a des mots qui résonnent, c'est jubilation, jubilation, jubilation, parce que vous avez su mettre, peut-être écrire un certain nombre d'auteurs et de notions qui nous sont particulièrement chères à ma femme et moi, que nous retrouvons des mots que nous animons déjà depuis de nombreuses années et parler de Bonhoeffer, de Bellet, parler de christianité. La christianité c'est aussi la christicité, parler du Christ comme étant l'identité de l'homme, l'homme comme un chrétien, le baptisé comme un chrétien. C'est là quelque chose qui est fondamental pour la fondation, se donner les uns aux autres aujourd'hui et moi je dis, jubilation par rapport à tout ce que vous venez de faire et de dire, quel bonheur de pouvoir entendre ça. (...) Merci encore.

Merci.

Mon problème est le suivant : si je dis en catéchèse, si je vais parler en catéchèse de la foi comme vous en parlez, je vais avoir des enfants qui vont apprendre cette foi, qui vont l'adopter, qui vont trouver leur sens de vie avec cette foi, mais si je les envoie ensuite à la messe, (... ?) je ne vais pas pouvoir les faire entrer dans l'église.

Cette bonne question pose, ouvre un vrai problème. (...) Je ne vais pas dire que c'est facile de trouver une réponse mais on peut au moins avancer ceci, au moins réfléchir. Il est toujours, de toute façon, primordial, que ce soit l'Évangile comme Évangile qui soit attendu à quelque âge que ce soit. Nous n'avons pas vocation à remplir les églises, ni à faire remonter les statistiques, ce n'est pas ça notre vocation, ce n'est pas ça notre mission. C'est l'Évangile que l'Évangile soit dit, proclamé, qu'il soit d'abord vécu, attesté, ça c'est notre vocation. On peut aussi évidemment se dire que tous les lieux ne sont pas des lieux où s'entretient suffisamment cette exigence de se mettre à l'écoute de l'inouï, et je crois qu'il faut avoir parfois le courage, la responsabilité de quitter des lieux ou de ne plus les investir. Avec les enfants en plus, il faut faire très attention, parce qu'un enfant est très redoutable pour les adultes parce qu'il veut voir si l'adulte, lui, est vrai avec lui, s'il n'est pas en train déjà d'alimenter une sorte d'illusion sincère que l'adulte se fait. Rappelez-vous ce que j'ai dit au début, le chrétien ne doit pas être celui qui fait croire qu'il croit ce qu'il ne croit pas, l'enfant sent ça tout de suite. Il est beaucoup plus subtil, d'ailleurs c'est pour ça qu'il pose des questions très sérieuses, très dures. Une maman me disait il y a trois jours que sa petite fille de 4 ans lui demandait pourquoi Jésus est sur une croix, pourquoi il y a des croix dans les églises mais surtout pourquoi il n'y a pas des croix dans tous les magasins à Liège. (...) Ecouter l'enfant dans ses questions est aussi une manière pour nous d'être renvoyés à cette foi qui n'est pas croyance. Je vais vous dire quelque chose que j'espère les enregistreurs n'enregistreront pas : je crains que la meilleure façon pour faire des enfants des futurs athées, c'est encore de les envoyer au catéchisme ou à la messe. Je m'interroge aussi sur ce que nous faisons avec la liturgie, mais ça, je ne m'y mêle pas trop pour l'instant, parce que j'ai plus de problèmes et de difficultés que de réponses. (...) Je vous donne encore un exemple : il y a quelques années, je tombe sur le fascicule de préparation à la première communion des enfants, donc en âge de 7-8 ans, de l'unité pastorale du centre ville de Liège. Pour les préparer à la première communion, on les prépare évidemment

à la confession. Moi déjà je me demande bien ce qu'on veut leur faire faire en allant d'abord les faire se confesser avant de communier. (...) Dans le fascicule, vous avez évidemment la reproduction in extenso du texte qui sert toujours quand on veut envoyer quelqu'un se confesser : la parabole du fils prodigue. (...) Il y a trois questions adressées aux enfants, je n'ai lu que la première tellement elle m'a estomaqué. La première c'était : en quoi le fils cadet a-t-il déçu son père ? Celui qui connaît le texte sait qu'il n'y a pas la moindre attestation, le moindre indice d'une déception, c'est même tout le contraire. Il y a un père qui ouvre les bras dans un amour inconditionné. (...) Qu'on se serve de texte d'évangile pour simplement faire servir le besoin des parents d'avoir une autorité justifiée, en faisant fonctionner le surmoi et en pensant que quand on déçoit papa et maman, on déçoit en même temps le petit Jésus, que ça soit encore dit maintenant, je trouve ça effarant. Il faut qu'on sorte de ça d'une manière ou d'une autre, sinon l'Évangile continuera à être comme je l'appelle un dysangile. (...) L'Évangile c'est quoi ? C'est la biographie de Jésus ? Non, ce n'est pas ça. C'est un catalogue de préceptes ? Non. C'est un catéchisme de doctrines ? Non. C'est quoi alors un Évangile ? Mais l'Évangile c'est l'Évangile c'est-à-dire l'Évangile ne dit rien autre chose que ce que le mot dit : il est joie d'exister, il est jubilation. Si on prenait le contraire maintenant du préfixe euphorique, vous avez le préfixe grec qui est devenu le préfixe qui compose certains mots français qui touchent aux problèmes liés par exemple au langage, la dyslexie, la dyscalculie, eh bien vous prenez dys, et vous reprenez donc le suffixe angile, et vous avez le dysangile. Ce qui vous permet de comprendre qu'on peut dire l'Évangile, on peut proclamer les mots mêmes d'un évangile et puis prêcher juste après dysangéliquement. (...) En fait dès le départ, il y a l'Évangile et son dysangile, il y a l'entendu de l'inouï de l'Évangile et le malentendu. Si vous voulez, ça signifie qu'il faut que nous travaillions notre discernement communautaire, ecclésial, pour veiller dans un discernement à ne pas trop faire passer du dysangile là où nous avons à proclamer l'Évangile. Et ça vaut pour les enfants mais pas seulement.

J'ai une question à laquelle vous avez déjà un peu répondu, sur la transmission donc. J'ai des enfants qui ont votre âge, je ne sais pas si on leur a transmis la religion ou la confiance, j'ai des petits-enfants dont certains vont au catéchisme et d'autres pas, certains sont baptisés, d'autres pas. Nous nous posons la question, comment il faut qu'on s'y prenne ? Ma question : que devons-nous faire, parce qu'on ne peut pas suspendre la vie de l'enfant dans le temps voire de nous-mêmes en disant, on va réfléchir à tout ça et puis après on cassera ce qui existe et on recommencera. J'ai toujours envie de ça, j'avais envie de ça dans ma vie professionnelle, vraiment on s'est trompés, il y a 10 ans, on supprime tout, on ne peut pas supprimer tout parce qu'il y a des lourdeurs sur le plan psychologique et puis on ne peut pas arrêter le temps. Que faire ?

Ça ne va peut-être pas être très satisfaisant ce que je vais dire mais il me semblerait qu'il serait bon de se demander d'abord s'il ne conviendrait pas qu'on se défasse du souci de la transmission. (...) Nous croyons devoir faire des choses et il y a eu je pense quelques malentendus aussi sur l'idée de ce qu'on appelait, encore aujourd'hui l'engagement, des chrétiens engagés etc. Il faut bien savoir que selon l'Évangile, l'agir est plutôt un non-agir et que le faire est plutôt un défaire, et que c'est plutôt défaire les prétentions du moi en vue du soi, que de faire parce que le faire c'est toujours encore une manière parfois un peu narcissique, de se prendre pour Dieu le Père ou le centre du monde. Défaire, comme quand on dit faussement à mon avis en français, il faut faire son deuil, mais quelle horreur, défaire le deuil, oui ça c'est une autre opération, elle ne demande pas moins de temps, de durée, de patience et peut-être même de travail, mais c'est un autre travail. Je me dis, au moins on pourrait tester, on pourrait se donner, vous qui pour une grande part avez des préoccupations légitimes de transmission, de vous donner comme exercice, comme devoir, d'essayer de vous défaire de la préoccupation de la transmission, de vous faire un point d'honneur à ne plus vous préoccuper de la transmission, c'est-à-dire à vous dégager de cette préoccupation et de voir ce qui advient quand on n'est plus préoccupé par ça. C'est une question légitime, c'est une question qui ne se règle pas d'un coup de cuillère à pot, je veux simplement à nouveau redire qu'il y a des soucis de la transmission qui sont des soucis de son moi avant d'être les soucis de la transmission de l'Évangile, que l'on peut avoir davantage peur de ne pas transmettre quelque chose de soi, de son identité, de son patrimoine, de son héritage, de sa culture, et qui sont des transmissions peut-être pas si indignes que ça, mais qui ne sont pas tout à fait des transmissions selon l'Évangile. Il faut donc que nous fassions ce discernement et, pour le faire, à la limite, il vaut mieux se passer de la préoccupation, du souci de la transmission, et de retravailler ce mot qui est de l'ordre du témoignage. Mais je sais que le mot témoignage a aussi son poids,

son histoire, il a aussi ses malentendus, et que quand on dit être témoin de l'Évangile, on ne sait même plus très bien ce que ça veut dire, certains pensent que ça signifie qu'il faut faire des flash-mobs, des démonstrations de foi juvénile sur les places, d'autres disent qu'il suffit de dire, Jésus est vivant, il est ressuscité, donc je suis content, et d'autres pensent que c'est dans une forme plus d'enfouissement que se trouve le témoignage. Et peut-être que nous n'avons pas entendu aussi de quel témoignage il s'agit. Je veux simplement dire ça : si être le témoin de l'Évangile, c'est être le témoin vérifié de ce que l'Évangile a fait en moi, c'est par mon émergence à l'existence en actant une triple modalité qu'est la foi, l'espérance et l'amour, que je serai crédible. Et il se pourrait que Jésus n'ait jamais, ou que les évangiles n'aient jamais attendu un autre témoignage, «c'est par l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples ». On pourrait paraphraser : c'est à la foi, à la confiance que vous vous partagez les uns les autres que l'on découvrira que vous êtes mes disciples, c'est à l'espérance dont vous animez vos projets, vos rêves, vos entreprises et votre manière d'être humain, citoyen, que l'on verra que vous êtes les disciples de l'Évangile. Donc je vous dis, faites le test, pendant un temps, mais faites le test ensemble, en groupe, peut-être c'est une réflexion pour votre réseau : et si la réponse était d'abord dans le fait de débrancher littéralement une fois pour toute la préoccupation de la transmission ?

Je vais rejoindre la question qui vient de vous être posée : vous avez parlé d'une église qui ne transmettait pas le christianisme, qui nous avait transmis les croyances (...). Alors qu'est-ce que devient notre église, que devons-nous faire, nous, les chrétiens, est-ce que nous devons construire une autre église, nous sommes un peu perplexes devant cet avenir ?

Il y a des fois où je me le demande aussi. Il faut revenir sur c'est quoi l'église ? Ce mot signifie en grec le rassemblement de ceux et celles qui sont appelés par une parole qui n'est pas la leur, elle vient d'ailleurs, appelons cette parole l'Évangile. Donc c'est une convocation par l'Évangile de tous ceux qui veulent bien se mettre à son écoute. C'est ça que signifie le terme église. Vous entendez par là que l'église n'est donc pas un corps constitué ou une sorte d'intermédiaire entre Dieu et l'homme, ce n'est pas un état dans l'état, ce n'est pas une institution, ce n'est pas une organisation, c'est la convocation de toutes celles et ceux qui se mettent à l'écoute de l'Évangile. Alors là, nous y sommes, voilà l'église, c'est la convocation de ceux qui se mettent à écouter l'inouï de l'Évangile, c'est ce qu'on nous essayons de faire ce soir. Ce qui signifie que poser la question qu'est-ce qu'on fait avec l'église, c'est qu'est-ce qu'on fait les uns et les autres ce soir, comment nous mettons-nous résolument à écouter l'inouï, qu'est-ce que nous nous donnons comme moyens et comme ressources, comme je l'ai entendu cet après-midi, pour pouvoir favoriser, nous encourager, nous soutenir mutuellement dans cette écoute. Le temps que vous aurez passé à essayer de savoir comment changer l'église sera utilement engagé si vous vous demandez comment vous, vous mettez à écouter l'inouï, quels moyens vous vous donnez, quel encouragement vous manifestez, et ça, ce sera une manière de faire vivre l'église.

(...)

Où est-ce que vous situez ces choix permanents, quotidiens parce que c'est drôle ce que vous dites (...), c'est extraordinaire, c'est inouï, voilà, mais ce n'est pas toujours comme ça ?

Non, ça ne l'est tellement pas, que dans l'idée ou dans la vision de la foi-confiance puisque la foi ne se nourrit ou la confiance ne se nourrit que d'elle-même, je l'ai dit, elle l'est toujours sur le risque de la confiance, c'est-à-dire sur la possibilité qu'il y ait du vide. On le sait, quand on fait confiance en quelqu'un, si je crois Julie sur parole, c'est parce que Julie m'a montré quand même quelque chose d'une fiabilité. Cette fiabilité, c'est elle seule qui justifie la confiance. Le doute en fait, et c'est ça qui est intéressant, il vient plutôt s'immiscer dans l'ordre de la croyance, c'est la croyance qui ayant besoin de preuve, montre sa grande fragilité, qui n'est pas celle du risque et de l'audace mais c'est celle de la peur, de la méfiance, c'est elle qui est travaillée par le mauvais doute. En fait il faut distinguer deux doutes: il y a un bon doute et un mauvais doute. Kierkegaard disait : «Le mauvais doute c'est le doute qui ne doute pas de lui-même ». Le bon doute c'est le doute qui ose douter de lui-même. (...) Je vais redire les choses simplement : quand je fais confiance, j'ose espérer une fiabilité de l'autre qui m'invite à m'en remettre, mais c'est sur un espace de possible et peut-être aussi de possible défiance et méfiance, mais je fais le pas, j'ose, je risque.

Kierkegaard appelait ça un saut, un petit saut, un petit vertige, le vertige en plus, disait-il, c'est le lieu de l'angoisse. Donc à la limite, si on veut être très rigoureux, la foi-confiance, elle est plus angoissante que tranquillisante, les croyances tranquillisent et elles sont sujet au doute, le mauvais doute, le doute qui cherchant toujours une preuve supplémentaire, ne prouve qu'une seule chose, c'est son absence de foi. Kierkegaard aussi avait cette formule très belle : «Celui qui veut prouver le christianisme, ne prouve qu'une seule chose, c'est qu'il n'y croit pas.» Celui qui veut prouver quelque chose en lequel il croit, prouve seulement qu'il n'y croit pas. Donc la recherche de la preuve dans l'ordre de la croyance, elle est travaillée par le mauvais doute tandis que la confiance, elle, elle ose et ce risque et cette audace. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est une insécurité, c'est le mot aussi que certains auteurs utilisent, l'intranquillité de la foi, il y a quelque chose de l'ordre du petit vertige parce que faire confiance, vous le savez, dans les relations humaines, nous sommes bien placés pour savoir que nous ne faisons confiance que parce qu'il y a une fiabilité mais qu'il est aussi avéré que nos confiances sont parfois mal placées. Il suffit de croire que Dieu existe mais ça n'a pas d'intérêt. Dans la Bible on fait confiance en un Dieu qui est le fiable, le véridique et il ne l'est que parce qu'on peut vérifier sa fiabilité, donc nous avons non pas une preuve extérieure mais nous avons une confirmation. Quand je me mets à exister, c'est que quelque chose de la fiabilité, de la foi, agit et s'agit en moi, de sorte que l'on n'est pas dans une foi absurde. Donc en fait il n'y a rien de plus raisonnable que de croire et pourtant croire est un acte invraisemblable, fou, presque oui fou, tandis que la croyance, elle a l'air si vraisemblable. (...) Qui prend en charge le tragique ? C'est la foi-confiance. La croyance, elle va continuer à réciter son Credo mais en disjonction avec les preuves ou alors comme un certain nombre de personnes croyantes qui dans l'épreuve vont dire, je n'y crois plus. Quelle est la plus belle formule de la foi dans la Bible ? Eh bien c'est la plus étonnante, c'est la plus paradoxale, c'est la plus incroyable, elle est dite par le père de cet enfant qui se roule par terre, qui écume, qui se jette dans le feu, dont certaines traductions de nos bibles, qui veulent toujours trouver une cause scientifique disent, l'enfant épileptique. On est au chapitre 10 de l'Évangile de Marc, juste après l'épisode de la transfiguration ; les disciples n'ont rien pu faire (...) Puis Jésus dit, tout est possible à celui qui croit et le père a cette formule qui, à mon sens, est la plus belle formulation de foi : « Je crois, viens en aide à ma non-foi. » Je dis bien non-foi parce que vos traductions, nos traductions, vont édulcorer, elles vont mettre : « Je crois, viens en aide à mon peu ou mon manque de foi. » Le grec dit apistia, il n'y en a plus, donc ça devient un vrai paradoxe. Nos traductions n'ont pas compris, elles ne veulent pas le paradoxe, elles en ont peur et elles remettent sur les croyances, mais la foi c'est croire quand justement je suis d'une certaine manière dans la non-croyance, la non preuve, quand j'ose et je risque : « Je crois, viens en aide à ma non-foi. » C'est Jacques Lacan qui disait : «Seul un incroyant peut dire je crois ». Oui, en fait quand on y pense, seul un incroyant peut dire je crois, parce que si vous croyez, vous n'avez plus besoin de dire je crois, puisque vous êtes dans la preuve de votre croyance ; si vous êtes dans la foi, alors c'est parce qu'il y a en vous un incroyant, ce qui est le meilleur moyen pour rencontrer les incroyants.

(...)

Je voulais poser une question peut-être plus générale, (...) simplement nous vivons dans un contexte dans nos sociétés modernes où les gens se passent de tout ça. (...) Je pense toujours à cet homme qui a accueilli ces migrants à la frontière italienne là, (...) ce gars là il n'est pas venu nous parler de Dieu, il était sur le terrain à faire ce qu'il avait à faire, ce que tout le monde aurait fait d'ailleurs. (...) On va vivre dans des sociétés où Dieu disparaît du paysage et les gens s'en passent, (...) ?

(...) Si quelque chose doit s'entendre, pourvu que ce soit l'inouï de l'Évangile, ça c'est notre travail, donc ça, on n'a pas besoin d'attendre que la société change ou pas, ça c'est tout de suite, d'emblée, ce soir, cette nuit, demain, votre, notre mission et on verra ce que ça donne. Si un, deux, trois..., Jésus a mis la barre non pas la plus haute possible mais la plus basse possible : « quand deux ou trois... » Il a prévenu, jusqu'à la fin des temps, nos difficultés de faire du nombre, puisque dans l'Évangile, le nombre ne fait pas sens. Donc deux ou trois, si deux ou trois entendent l'inouï de l'Évangile, eh bien c'est bien parti ! Donc si l'Évangile, c'est cet inouï d'une communication d'existence, ça veut dire que partout où se dit, où se vit, où se teste une existence, ça veut donc dire que l'Évangile est là, ça veut dire que, par l'inouï de l'Évangile, nous serons mieux à même d'entendre la vérité de ce grand principe dont nous aurions à nous rappeler plus souvent : les quatre évangiles sont contenus dans l'Évangile, l'Évangile n'est pas contenu dans les quatre, les quatre

écrits sont contenus dans la parole qu'est l'Évangile, mais la parole évangile n'est pas contenue dans les quatre évangiles ; ça veut dire que partout où il y a la communication d'existence, il y a l'Évangile (...) Et ça peut l'être dans des formes qui n'ont rien à voir avec le christianisme, ça peut se dire chez un athée, puisque seul un incroyant peut dire je crois, ça peut se dire dans le bouddhisme. (...) Je vous assure qu'on peut entendre dans une symphonie de Bruckner par exemple, que j'aime beaucoup, (...), comme Mozart ou comme d'autres, il a entendu un écho puissant porter à la jubilation d'exister, il en a fait une musique qui est aussi le vecteur et le véhicule de l'Évangile et on l'entend, et on peut l'entendre. (...) Quant aux formes extérieures visibles du christianisme dans l'institution, on a dit il y a 5 ans, ah on va voir avec le pape François ce que ça va changer : ça n'a, excusez-moi pour les aficionados du pape, ça n'a pas beaucoup changé la donne, les églises ne se sont pas remplies et elles n'ont pas cessées de continuer à se vider. Mais l'Évangile parle.